

L'ACTION FRANÇAISE

25 centimes Paris
 30 centimes DÉPARTEMENTS ET COLONIES

ABONNEMENTS : En six mois
 France et Colonies... 22 fr. 50 fr.
 Étranger, Indes, Chine... 25 fr. 50 fr.
 Pays à tarif spécial... 120 fr. 48 fr.
 Chèque postal : Compte 221.04 PARIS

ORGANE DU NATIONALISME INTEGRAL

Tout ce qui est national est nôtre. — Le Duc d'ORLÈANS.
Chef de la Maison de France, j'en revendique tous les droits, j'en assume
toutes les responsabilités, j'en accepte tous les devoirs.
Le Duc de GUISE. L'histoire des quarante Rois qui en mille ans firent la France.

REDACTION ET ADMINISTRATION
 14, rue de Rome, PARIS (8^e)

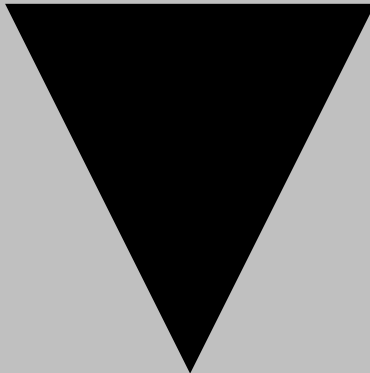
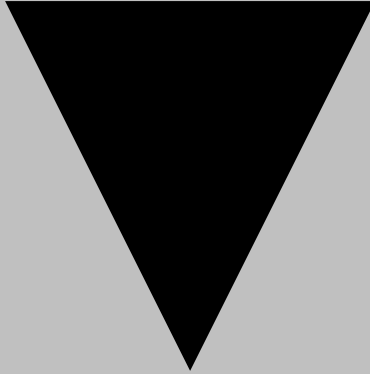
Adresses télégraphiques : ACTIONFRAN-PARIS
 Téléphones : Administration : Europe 37-69 et 37
 Rédaction : Europe 33-43; Publicité : Bur. 24-56.
 Après 19 heures du soir : Gendarmes 04-43
 Bureaux de Commerce : Seine N° 75.532

Fondateur : HENRI VAUGEOIS — Directeurs politiques : LEON DAUDET et CHARLES MAURRAS — Rédacteur en chef : MAURICE PUJO

LE « CHIEN CREVE » CONTINUE...

« Cette conférence. (La Haye) amra surtout révéle une extraordinaire impréparation et un défaut de méthode inquiétant. »
 P. BERNUS, *Les Débats*, 24 août.

« ...Trois semaines de discussion au milieu du plus grand désordre déterminé par l'absence de toute préparation diplomatique d'une œuvre internationale de cette importance. »
Le Temps, 24 août.



Le centenaire de Decazeville

Decazeville, 22 août. — Ainsi que l'Action française l'a déjà annoncé, Decazeville, berceau de la grosse métallurgie en France, célébrera demain dimanche son centenaire.

Un comité a été formé qui réunit les autorités économiques, civiles et religieuses de la ville. Cette alliance du maire-député socialiste avec le curé et le patron a déplu aux communistes qui ont protesté par voie d'affiches. Les gens de Moscou ont une façon particulière d'écrire l'histoire. Après avoir injurié les fondateurs de la cité, « les deux compères... les deux seigneurs » (*sic*), le duc Decazes et François Cabrol, ils déclarent : « Votre Decazeville nous gruge, nous vieillit avant l'âge, nous tue jeunes et misérables. Voilà ce qui nous empêche de fêter le centenaire de la ville. »

Sans doute le travail est dur à l'usine et à la ville, mais il fait vivre, et les Decazevillois voudraient être assurés d'en avoir longtemps encore. Malheureusement, l'avenir de Decazeville paraît moins brillant que son passé ; une partie des usines est fermée depuis quelques mois. C'est pourquoi la fête de dimanche laisse indifférentes les populations du bassin houiller de l'Aveyron. Ce n'est pas la présence de M. Fernand Bouisson qui leur rendra l'enthousiasme !

Les richesses minérales de la région d'Aubin, où se fonda Decazeville, sont connues depuis très longtemps. Des chroniques écrites en langue romane signalent des *puech que ard*, montagnes qui brûlent. Les aluns déposés sur le bord des fissures des terrains par les vapeurs et les gaz se dégageant des feux intérieurs furent exploités dès le xv^e siècle. A cette époque, des âniers venaient d'Auvergne chercher le charbon extrait à fleur du sol, des bateliers en descendaient, par le Lot, jusqu'à Cahors.

Par lettres patentes datées de Châtelle-

rault, le 25 décembre 1519, François I^{er} faisant la première application connue du droit régalien sur les richesses minérales cachées dans les entrailles de la terre, accorda à Jacques de Genouillac, seigneur de Capdenac, le pouvoir d'exploiter les mines d'or, d'argent, de plomb, de cuivre et de tous autres métaux qu'il pourrait trouver dans l'étendue de ses domaines.

L'exploitation donna lieu à de violents incidents. En 1692, des commis de la duchesse d'Uzès furent maltraités, et l'un d'eux mis à mort par les habitants de la contrée. En 1769, 5.000 hommes armés se révoltèrent contre les directeurs d'une société concessionnaire. Le provôt envoya des brigades sur les lieux, mais la bataille fut heureusement évitée grâce à la médiation du seigneur de la Garinie.

En 1825, le duc Decazes, ancien ministre de Louis XVIII, se rendit acquéreur des concessions accordées le 21 brumaire an XIII, à Joulier de Lassalle et Fualdès. Lorsqu'il était ambassadeur à Londres, le duc Decazes avait constaté que les progrès industriels de l'Angleterre étaient dus en grande partie à la substitution de la houille au charbon de bois dans la fabrication de la fonte et il avait décidé d'importer en France ces nouveaux procédés.

Le duc Decazes eut pour principal collaborateur un ingénieur aveyronnais, François Cabrol, ancien capitaine d'artillerie, qui avait longuement étudié la sidérurgie en Angleterre. Le 17 juin 1826, fut fondée la *Société des houillères et fonderies de l'Aveyron*. Le capital de 1.800.000 francs avait été souscrit par le duc Decazes, le comte d'Argout, Baudelot, Milleret, Goupy, André et Coltier Paravey, le comte de Saint-Aulaire, le comte de la Villegontier, le comte de Germiny, Pillet-Will, Humann, Moulard et le marquis de Semonville.

François Cabrol dirigea les travaux. Les débuts furent difficiles, dans des terrains accidentés où n'existait aucune route. On surmonta tous les obstacles. Le premier haut-fourneau fut terminé et mis à feu, à la Forézie, le 5 novembre 1828 ; il fit sa première coulée dans la nuit de Noël, en présence du duc Decazes.

En 1829, on construisit une nouvelle usine, plus importante, près du hameau de Lassalle, sur l'emplacement des bâtiments actuels. Le 11 novembre 1831, le comité d'administration donna aux établissements le nom de Decazès-Ville. En 1834, le bourg fut érigé en commune.

En janvier 1836, eut lieu le premier essai d'une fabrication qui devait faire la prospérité de Decazeville : celle des rails. Un an plus tard, en mai 1837, un accord intervint entre Decazeville, le Creusot et Alais, afin de maintenir le prix des rails. C'est la première fois qu'une entente de cette sorte était établie entre des forges concurrentes.

En 1842, l'usine fut considérablement agrandie. Elle produisait deux fois plus de rails que le Creusot. M. Cabrol avait été nommé officier de la Légion d'honneur. « Le gouvernement, écrit M. Lévêque dans son *Historique des Forges de Decazeville*, récompensait ainsi les efforts de celui qui, ayant créé de toutes pièces une industrie nouvelle dans notre pays, peut être considéré comme le véritable précurseur de la grande métallurgie en France. »

Le 23 juillet 1843 fut une grande journée pour Decazeville. Le plus jeune fils de Louis-Philippe, le duc de Montpensier, se rendant de Paris aux eaux des Pyrénées, avait voulu visiter les usines. Un arc de triomphe fut construit en rails pesant 20.000 quintaux métriques. Il était entouré de candélabres monstres et de drapeaux par milliers. On lisait de nombreuses inscriptions : « Vive le Roi ! — l'industrie nationale lui doit la prospérité ! — Vive la Reine », etc. Des canons avaient été fabriqués tout exprès pour cette réception.

Le prince parcourut plusieurs galeries souterraines et diverses mines de houille et de fer.

Le plus beau moment, raconte Fernand de Barrau, dans sa « Galerie des préfets de l'Aveyron », fut celui où le Prince arriva devant les hauts fourneaux pour assister à la coulée. On soulève la fermeture : un torrent de laves rouges, fulgurantes, s'échappent en sifflant, en hurlant, dans le lit qui leur a été creusé; et, se répandant en mille canaux divers, ces laves s'en vont dessiner en caractères de feu le chiffre du royal visiteur, celui de son père et de sa mère. Il y eut alors un doublement d'acclamations frénétiques en l'honneur du roi et de la famille royale. Ce fut une scène très impressionnante.

C'était la première fois depuis François I^{er} qu'une personnalité de sang royal traversait le Rouergue. La révolution de 1848 vint malheureusement entraver l'essor de Decazeville. Mais François Cabrol réussit à sauver son œuvre. La crise fut surmontée. En 1854, l'usine comprenait dix hauts-fourneaux, trois forges, soixante-dix sept fours à puddler ou à réchauffer, vingt-sept machines à vapeur et divers ateliers de construction. Elle pouvait produire 25.000 tonnes de rails. M. Thiers était depuis quelques mois membre du conseil d'administration; il le resta pendant quatre ans.

Sous le règne de Louis-Philippe, François Cabrol avait combattu avec succès le libre-échange défendu par Michel Chevalier, mais celui-ci, devenu conseiller de Napoléon III, fit triompher ses idées. Le décret du 17 octobre 1855 favorisant l'entrée des fers anglais en France et le traité de commerce de 1860 amenèrent le déclin de l'usine de Decazeville. Elle fut mise en liquidation le 12 mai 1865. Son dernier directeur, M. Roucayrol, avait inventé le scaphandre. Les premiers appareils furent construits à Decazeville et essayés près de là, dans un bassin réservoir à Firmy.

La « Société nouvelle des houillères et fonderies de l'Aveyron » fut constituée en 1868 pour acquérir et exploiter les mines et les usines de l'ancienne compagnie. On remarquait parmi ses membres : le comte de Gasq, Léon Say, Alfred Cibiel, Désailigny, Hély d'Oisel, Paul Schneider, etc.

L'usine, éloignée des frontières du Nord et de l'Est, rendit de grands services pendant la guerre de 1870-71.

Un peu plus tard, on mit en valeur la découverte de la Vaysse, exploitation de charbon à ciel ouvert. La société devint surtout une affaire minière. La métallurgie se transformait, grâce aux procédés Martin et Bessemer qui, malheureusement, ne convenaient pas aux matières dont disposait Decazeville. L'usine périclita de nouveau. Une réduction des salaires provoqua une grève qui dura quinze jours. Avec les baraquements où furent logés les soldats, on construisit en bois l'église actuelle de Combes.

L'assassinat de Watrin

Une crise plus redoutable survint en 1886, après l'arrêt des travaux à la découverte de la Vaysse. Elle devait avoir d'importantes conséquences.

M. Watrin était alors sous-directeur. Il essaya de concilier les réclamations des ouvriers avec les nécessités de la vie de l'usine. « Il voulait, dit M. Lévêque, que la compagnie ne succombât pas, mais il voulait aussi que les ouvriers pussent vivre et sa devise était : économiser sur tout, excepté sur les salaires. »

Malgré les efforts du sous-directeur, la grève éclata le 26 janvier 1886. Elle fut sanglante. M. Watrin, assiégé à la mairie par une foule hurlante, mal protégé par les autorités civiles lâches devant le peuple, se réfugia dans l'usine où il fut bientôt rejoint et tué.

Le travail reprit au bout de 48 heures. Mais cela ne faisait pas l'affaire des meneurs qui réussirent, après un mois d'excitations, à déclencher la fameuse grève qui dura cent dix jours.

L'assassinat de Watrin eut des répercussions importantes. A la Chambre, Basly, qui faisait ses débuts à la tribune, demanda que « le peuple traitât comme des Watrin les députés qui seraient infidèles à leur mission ». Seuls, Antide Boyer, Clovis Hugues et Camélinat osèrent l'applaudir. « Nous ne sommes que trois, mais ces trois feront des petits ! » s'écria Clovis Hugues. Jaurès, nouveau venu au Parlement, déclara que « la choquante et inutile violence du discours de Basly » l'avait détourné de s'inscrire au petit groupe ouvrier.

Le général Boulanger intervint dans la discussion. Qui ne se rappelle les pages de Maurice Barrès dans *l'Appel au Soldat* ?

Une parole extraordinaire venait de retentir par tout le pays. Un mot tomba de la tribune parlementaire et l'on vit se tourner vers le Palais-Bourbon des milliers de visages. C'est ainsi qu'une pharmacie paisible, où l'on vient d'amener un blessé de la rue parisienne, a soudain contre ses vitres une foule de faces qui s'écrasent. Cette déclaration ne fit point un petit rond dans un des innombrables groupes d'intérêts épars sur le territoire... Ce fut un frisson sur toute la patrie...

Le 4 février 1886, à la tribune, sur l'envoi des troupes à Decazeville, où les mineurs étaient en grève, le ministre de la Guerre a déclaré : « Les soldats partageront leur pain avec les ouvriers grévistes. »

La Chambre, dans ce premier moment, marqua, dit *l'Officiel*, des « mouvements divers ». Le député Bouteiller leva sa face pâle des paperasses qu'il annotait.

Il regarde en plissant le front ce ministre insolite, qu'avec sa moustache blonde, sa gentillesse, son air quelconque d'officier de quarante ans, vient de « phraser » pour les patriotes, pour la populace, et qui montre des dispositions peu républicaines à la popularité.

« Les soldats partageront leur pain avec les grévistes ! » Barrès commente ensuite les « destinées prodigieuses de ce mot sur tous les chemins de la France... quand on sut l'effet produit en province, les gens réfléchis des couloirs commencèrent d'observer ce ministre d'un mois qui jusqu'alors n'était que le protégé de M. Clemenceau ».

Alexandre Millerand, alors socialiste, défendit les assassins de Watrin devant la cour d'assises de l'Aveyron.

La grève, si longue, fut un rude coup pour la société déjà affaiblie. Elle ne put y résister et fut remplacée, en 1892, par la société actuelle : Commentry-Fourchambault.

La nouvelle société avait acheté Decazeville surtout à cause des houillères. La forge n'était envisagée que comme un accessoire destiné à consommer les charbons trop cendrés pour être livrés au commerce. Néanmoins, on construisit un nouvel atelier de laminage, une aciérie Martin, une aciérie Thomas, une aciérie électrique, etc... Mais, après une période de prospérité, une crise est arrivée. Depuis quelques mois, l'usine est presque entièrement arrêtée. Des ouvriers ont quitté le pays, d'autres ont été travailler dans la mine. La nouvelle usine de sulfate d'ammoniaque, d'après les procédés Georges Claude, en occupe un assez grand nombre.

Que sera l'avenir de Decazeville ? on n'en sait rien. Mais il est certain que si ce vieux centre industriel doit retrouver sa prospérité d'autrefois, il le devra à de grands savants comme Georges Claude ou à d'éminents administrateurs de sociétés qui auraient dû être à l'honneur dimanche. Pour relever un pays, il faut d'autres « techniciens » que le président Bouisson ! — A. M.